

# Introduction

SOPHIE ROCHEFORT-GUILLOUET

*« Avant d'aimer un être humain, il faut commencer modestement : aimer une pierre, un arbre, un nuage... ne pas commencer tout de suite par le plus difficile. »*

Carson Mac Cullers

Le présent volume se compose de deux parties. La première concerne la méthodologie de l'épreuve aux concours des CPGE commerciales tandis que la seconde propose des exemples de dissertations rédigées dans l'optique de ceux-ci. Il s'agit donc de décliner progressivement les grandes thématiques liées au sujet de la nature. Un recueil de citations complète cet ouvrage. Le thème de la nature nécessite une approche réfléchie et documentée, afin d'éviter le double écueil des lieux communs et des banalités, toujours préjudiciable à la qualité d'une copie.

Selon Edgar Morin, « *L'homme n'est ni au dessus ni au-dessous de la nature, il est dans la nature.* » Cette situation qui fut jadis celle d'une rente qui lui fait désormais obligation puisque d'un cosmos ordonné, il a fait un chaos. On évoque l'anthropocène depuis Paul Crutzen pour désigner une ère géologique nouvelle dans laquelle l'impact des activités humaines sur le système terrestre est devenu prédominant et déstabilisateur. L'homme lui-même s'interroge sur sa nature spécifique : décryptage du génome, trans-humanisme, intelligence artificielle modifient sa biologie et son existence mais aussi peut-être son essence ?

Dans le cadre d'un sujet aussi complexe, les dissertations qui suivent ne constituent que les étapes d'une recherche personnelle dont les candidats ne sauraient faire l'économie afin de se préparer à l'épreuve de la dissertation. La lecture quotidienne de la presse, la constitution de dossiers sur les aspects saillants de la question et ses derniers développements complètent une démarche active. Il peut par exemple être intéressant de se demander comment l'architecture et l'urbanisme s'adaptent aux nouvelles exigences des tenants d'une écologie citoyenne, solliciter la culture cinématographique populaire pour voir comment évolue le thème depuis l'essor du septième art. N'est-ce pas un signe qu'un prix Nobel récompense les efforts d'Al Gore dont le film *Une vérité qui dérange* tire de nombreuses sonnettes d'alarme ? On assiste à la multiplication de films centrés sur l'environnement : retour du documentaire animalier à grand spectacle, film catastrophe surfant sur les peurs écologiques actuelles, affirmation du caractère holiste de la question écologique dans la mouvance de la *Deep Ecology* anglo-saxonne.

On a récemment placé en hibernation, sous la glace du Spitzberg, les milliers de graines et semences qui permettraient à l'humanité de reconstituer son patrimoine de biodiversité au cas où celui-ci en vienne à être perdu ; un nombre toujours plus important de maires et de gouverneurs aux États-Unis passent outre les résistances de l'administration fédérale et appliquent unilatéralement les règles contraignantes du protocole de Kyoto ; la Chine s'est engagée péniblement dans les réformes qui lui permettraient de ne pas sacrifier son environnement et la santé publique au mythe de la croissance forcenée, panacée du développement ; on replante massivement en Amazonie, le poumon vert de la planète, l'eau est rebaptisée *or bleu* et les cartes du stress hydrique à l'échelle de la planète pourraient bien recouper, inéluctablement, celles des conflits géopolitiques régionaux.

Notre approche de la nature est, n'en doutons pas, culturelle. Elle dépend de valeurs et de contraintes dont nous n'avons souvent même plus conscience. Un seul exemple le montrera : La couleur de l'eau, justement, qui est universellement représentée en bleu... mais depuis la Renaissance seulement ! Elle ne prend cette teinte que lorsque les peintres inventent la perspective complexe et la profondeur des paysages. Il faut alors bien distinguer l'élément aquatique de la verdure. Elle devient bleue et cette convention demeure dans l'art occidental alors que, *au naturel*, il faut bien reconnaître qu'elle est changeante entre le vert et le brun. De même, notre goût pour les rivages, l'appel de la mer et celui de la villégiature forment un phénomène récent. Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup>, l'océan effraie, il est synonyme de terreur et de naufrage, de monstres avaleurs de prophètes et de marins, de tempête.

Notre place dans l'Univers ne va plus de soi. Longtemps, une vision anthropocentrique des rapports entre l'homme et son environnement a prévalu, relayée par la suite – après le déclin des religions – par une conception utilitariste. Le terme même d'*environnement* ne fait-il d'ailleurs pas allusion à ce qui entoure l'homme, critère de référence, *alpha et oméga*, autour duquel gravite le dessein providentiel ? Si on en croit la Bible et ses récits étiologiques, la nature est l'écrin dont l'homme est le joyau. Sommet de la Genèse, chef-d'œuvre du plan divin, l'homme jouit de privilèges exorbitants que lui octroie un demiurge d'abord bienveillant. « *Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel et les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre".* » (Genèse, 1, 26-28) À Adam et Ève, il confie sa Création (il en remettra ensuite la survie aux soins de Noé lors du Déluge) et leur prescrit de peupler la Terre et de la dominer. Ce don symbolique ne saurait être un blanc-seing, l'énormité même du don semble désormais aller de pair avec la découverte de la responsabilité absolue de l'humanité dans la transmission d'un patrimoine inaliénable. Pour utiliser un terme juridique romain, l'homme a reçu droit d'user et d'abuser (*jus utendi et abutendi*) mais chacun connaît le correctif fait immédiatement suite à cet adage dans l'esprit légiste latin : l'excès de droit conduit à l'injustice (*Summum jus, summa injuria*). Droit n'est pas licence...

Dans le même temps où le Dieu de la Bible offrait la terre en héritage aux Hommes. Les Grecs inventaient d'autres modalités de dévolution avec la théorie (qu'on trouve chez Hésiode avant qu'elle soit reprise par les poètes élégiaques romains) de l'âge d'or et d'une symbiose mythique entre l'homme et la nature. Certes, comme précédemment, il y a dénatura-tion du lien primitif et déclin, comme l'illustre la chute issue du péché originel

pour les religions du Livre et le passage cyclique et inexorable de l'âge d'or à celui de fer, du règne de Saturne à celui des Olympiens. Quelle nostalgie chez Properce ou Horace pour ce paradis où les malédictions du travail, de la guerre, de la mort n'existent pas davantage que dans l'Éden hébraïque. En effet, la Terre produit tout d'elle-même (*sponte sua*)... Le miel ruisselle du tronc des chênes, la toison des moutons se couvre des colorants subtils d'ocre et de pourpre, le lait coule en torrent... Un véritable pays de Cocagne (selon le terme du Moyen Âge et qu'on retrouve magistralement illustré par Brueghel) où la guerre n'existe pas, où l'esprit de lucre n'a pas perverti l'âme des premiers hommes pour les pousser à l'impiété de défier les flots et à la déchéance du négoce... « *Comme ils vivaient bien sous le règne de Saturne...* » à en croire Tibulle. La frugalité des Romains a depuis longtemps fait long feu quand les élégiaques nostalgiques, au début de l'Empire, célèbrent une époque idéalisée.

Il fallut ensuite apprendre le travail et les dieux veillèrent à enseigner aux hommes les techniques de l'agriculture, base de cette sédentarisation historique. Les mythes expliquent la domestication des espèces animales et végétales qui permettront aux sociétés premières de franchir une étape décisive de développement et de socialisation. Le mythe de Déméter/Cérès et de Triptolème illustre en Occident ce passage significatif à la culture sédentaire : les *céréales* sont un don divin et seuls les Scythes, peuple farouche et barbare aux yeux des Grecs refusèrent ce présent et persistèrent dans leur mode de vie de chasseurs nomades. Dans le Nouveau Monde, les mythes amérindiens évoquent fréquemment le *Corn Spirit*, cet esprit incarné du maïs nourricier qui vient rappeler aux tribus négligentes la dépendance qui est la leur à l'égard de la moisson. Soumis aux cycles de la nature pour sa subsistance, démuné devant des phénomènes dont l'explication lui est inconnue, l'homme défie alors les forces dont il est tributaire et qu'il doit apaiser par des sacrifices propitiatoires. L'arc-en-ciel nous fascine par la beauté diaphane des gouttes qui offrent un prisme de diffraction naturelle aux rayons du soleil : pour les Anciens, il demeure le pont qui relie le monde des Dieux à celui des hommes, l'écharpe d'Iris, la messagère des dieux du Panthéon gréco-romain. Chez les peuples des Andes, la Voie lactée ne se résume pas à une galaxie qui héberge notre système solaire, elle est le lien entre le monde des vivants et celui des ancêtres, la route qu'emprunte le dieu Viracocha lorsqu'il visite notre univers. Au Japon, les séismes et tsunamis que connaît régulièrement l'archipel trouvent leur explication mythique dans les sautes d'humeur et soubresauts divers du poisson-chat géant qui dort puis se réveille dans les profondeurs de la mer intérieure nipponne.

Peu à peu, les progrès des sciences et des techniques vont émanciper le monde de cette mythologie millénaire. Commence alors ce lent *désenchantement* dont parlera Weber, la magie disparaît mais il en subsiste des traces pour qui sait les reconnaître. De l'art de la *métamorphose* si présente dans les récits antiques et que nous rapporte longuement Ovide, on pouvait tirer l'idée d'une perméabilité entre les règnes animal, végétal et minéral. Daphné devient laurier pour échapper à Apollon, Narcisse épuisé se transforme en fleur au bord de l'eau qui a vu son agonie, Zeus devient taureau, pluie d'or ou fleuve impétueux pour enlever nymphes ou mortelle, Athéna transforme sa rivale la fileuse Arachné en Araignée. Avec l'avènement du christianisme, cependant, les règnes se cloisonnent, la confusion des genres devient un thème diabolique. Le Moyen Âge redoute les *versipelles* dont parlait Pétrone, ces loups garous ou bisclavrets maléfiques.

Les sirènes sont désormais muettes, les licornes reléguées sur les blasons, les dragons défaits par des archanges rutilants et des saints cuirassés : l'inventaire de la Création est sanctionné par l'Église, le bestiaire fabuleux de l'Antiquité est désormais associé aux forces du mal. Michelet a montré que seule la Sorcière possède encore l'antique savoir lié aux forces et esprit de la nature, créature archétype des puissances déchues, stigmatisée d'ailleurs comme détentrice de secrets sacrilèges. Isolé au pinacle, l'homme prend alors conscience que le Dieu Pan est définitivement mort comme l'annonçait déjà Plutarque.

Il demeure à la Renaissance des vestiges poétiques de cette ancienne familiarité. Ronsard traite de *sacrilèges meurtriers* les bûcherons de Gastine, forêt chère au poète et vendue par le futur roi Henri IV pour être mise en coupe réglée : « *Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras ! / Ce ne sont pas de bois que tu jettes à bas ; / Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force, / Des nymphes qui vivaient sous la dure écorce ?* » Cette *Élégie* fut composée en 1584. Elle témoigne de la douleur de Ronsard devant une déforestation dont il chante le thrène selon les modalités de la déploration antique. S'il associe nymphes et satires chassés de leurs halliers à la critique de ce saccage, il cède moins en cela à la mode antiquisante qu'à une tradition que l'on retrouve dans la peinture classique française. La nature arcadienne de Poussin aura encore besoin de déités ou à tout le moins de bergers pour souligner son innocence primitive et l'harmonie qui s'en dégage. « *Peuples vraiment ingrats, soupirez encore le poète du Vendômois, qui n'ont su reconnaître / les biens reçus de vous, peuples vraiment grossiers / de massacrer ainsi leurs pères nourriciers.* »

La Fontaine, à l'âge classique, courtisan et intendant des eaux et forêts à ses heures perdues, évoque aussi les ombrages solitaires où il goûte avec délice, *l'ombre et le frais* (*Le Songe d'un habitant du Mogol*) mais des évolutions profondes sont en marche. Avec Descartes, l'avènement de la raison démystifie la nature, la rationalise et son *discours de la Méthode* de 1637 donne les clefs d'une domination que la science triomphante et non plus la théologie va nous permettre de revendiquer. Ainsi dans la sixième partie : « *Sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusqu'à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on peut en trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature.* » Il ajoute cependant : « *Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie.* » Pascal et son roseau pensant donne un autre écho : l'homme doit prendre la mesure de l'infiniment grand et de l'infiniment petit car, s'il souhaite commander au monde naturel par la grâce de Dieu, c'est en reconnaissant d'abord avec humilité sa place entre le ciron et l'étoile : « *Que l'homme, étant revenu à soi, considère*

*ce qu'il est au prix de ce qui est ; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature ; et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes et soi-même son juste prix. Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?» (Pensées)*

Le siècle des Lumières semble découvrir que *le bonheur est une idée neuve en Europe* (Saint Just) et qu'il est indissociable des rapports harmonieux entre l'homme et son environnement. Pour Rousseau, herboriste émérite, la civilisation urbaine, le luxe, les arts et lettres corrompent par leur raffinement puisque la bonté originelle de l'homme s'est perdue avec la fin de *l'état de nature*. Émile apprend mieux dans les bois que dans la salle d'étude, le vicaire savoyard voit son âme se dilater d'exaltation envers Dieu au cours de promenades alpestres, Wolmar invente pour Julie un paradis champêtre où règne la paix du cœur et le végétarisme. Le Huron, bon sauvage dans la version voltairienne, ou le Tahitien du *Supplément au Voyage de Bougainville* vont en remonter aux *civilisés*. L'espace vierge du Nouveau Monde ou l'île préservée est autant de miroirs inversés des sociétés européennes qui ont perdu leurs liens privilégiés avec le monde qui les a vu naître. Il n'est pas jusqu'à une héroïne agonisante de Sade pour revendiquer dans un élan d'épicurisme lucrétien, le droit de revenir après sa mort à la tourbe primordiale pour nourrir le rosier qui faisait ses délices de son vivant. Ce matérialisme qui coïncide avec un recul de la foi s'accompagne d'une vision éthérée de la nature originelle, celle paradisiaque de l'île Bourbon qui abrite la pureté et les amours angéliques de Paul et Virginie, « *ces deux enfants de la nature* ». Quitter l'Éden pour l'Europe causera d'ailleurs la mort de la jeune fille. Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre a certes une vision anthropocentrique de la nature puisqu'on lui doit un avis définitif sur l'apparence des cucurbitacées : « *Le melon a été divisé en tranches par la nature afin d'être mangé en famille. La citrouille étant plus grosse peut-être mangée avec les voisins.* » (*Étude de la nature*, XI)

Un ouvrage fait date : *Les époques de la terre* du naturaliste Buffon. Publié en 1778, il marque l'émancipation définitive de la science à l'égard de la théologie. Il n'y aura plus guère en littérature que l'abbé borné campé par Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet* pour affirmer que les fossiles ne sont que la preuve du Déluge. Derrière le pittoresque de la peinture des premiers hommes, Buffon avance l'idée subversive que la nature n'a pas besoin d'une justification de la théologie, qu'on peut l'inventorier sans citer la Genèse, une brèche ouverte dans laquelle Darwin s'engouffrera pour proposer enfin une *cosmogonie* moderne. Cette méthode appliquée au monde naturel permet de situer l'homme dans un contexte profane, libéré à la fois des vestiges sémantiques du paganisme et des dogmes du christianisme.

Les romantiques découvrent le monde, explorent, voyagent. Le romantisme, souvent narcissique, se regarde au miroir de la nature : elle vibre et grince à l'unisson de ses émotions. L'environnement du poète est devenu une caisse de résonance : Lamartine fait du Vallon le décor vibrant de ses amours, l'océan renvoie à Byron l'écho de sa grandeur, la Jungfrau fascine Friedrich et les poètes allemands. Chateaubriand fait cependant encore l'éloge d'un *génie* du christianisme qui aurait le mérite de dépeupler le monde des faunes et déesses pour les rendre à Dieu. Le Vicomte alla-t-il jusqu'aux chutes du Niagara, vit-il vraiment les bisons aux rives du Meschasébé ? Peu importe, sa vision du Nouveau Monde apporte en Europe un souffle épique, venu des grands espaces. Thoreau s'apprête à vivre la vie

sauvage dans les bois de Walden. Au XIX<sup>e</sup>, un autre mouvement se fait jour : l'idée d'une corruption morale liée à la ville se double de la noirceur de l'industrialisation. Dickens, Sue et Zola dépeignent les *capitales de la douleur* qui s'enflent et dévorent leurs prolétaires. La nature est exploitée, creusée, labourée, sollicitée de toute part sans contrepartie. Le lien est rompu, l'homme renvoyé à sa solitude. Le mythe du progrès et de l'industrialisation ignore superbement les externalités. La serre chaude, vénéneuse, de *La Curée* évoque une nature corrompue et artificielle, celle du péché originel, qui rappelle les expériences en matière de flore d'un personnage décadent, l'Ides Esseintes de *À rebours* écrit par Huysmans. En regard, le « Paradou » de *La Faute de l'abbé Mouret* de Zola renvoie sans conteste au *Jardin* luxuriant et virginal d'avant la chute. La nostalgie des origines saisit certains, le *Spleen de Paris* et l'univers minéral citadin en séduisent d'autres. Baudelaire célèbre Paris mais aussi le temple de la nature avec *ses vivants piliers* et chante en 1857 le rêve d'un départ loin de la boue faite de pleurs, dans *Moesta et errabunda* :

« Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe,  
Loin du noir océan de l'immonde cité,  
Vers un autre océan où la splendeur éclate,  
Bleu, clair, profond, ainsi que la virginité ?  
Dis-moi, ton cœur parfois s'envole-t-il, Agathe ?

La ville et ses pseudopodes et la révolution industrielle vont de concert. Un divorce se fait jour du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle entre l'homme et son environnement. Dépossédée de son aura ancienne, la nature semble un refuge, un havre de sérénité ou de sauvagerie, un réservoir de possibles pour citadins confinés. Il suffit déjà de voir ce qui arrive chez Maupassant lorsqu'une famille de boutiquiers s'offre *une partie de campagne*. Émile Verhaeren est sans doute celui qui a le mieux décrit, dès 1895, cette transition vers l'anti-nature : il décrit la ville infernale, disloquée, bruissante, grouillante, prête à phagocyter le monde connu. Ainsi en témoignent les derniers vers du poème *Les Villes* :

« C'est la ville tentaculaire  
La fièvre ardente et l'ossuaire  
Et la carcasse solennelle.  
Et les chemins d'ici s'en vont à l'infini  
Vers elle. »

Verhaeren célèbre cependant aussi la modernité, salue « *les travailleurs fiévreux et haletants* » qui bâtissent un monde nouveau à défaut d'être meilleur, les marins qui s'en vont sur leurs navires « *s'assujettir les flots jusqu'aux confins de pôles* ». Comme si l'antique malédiction de l'âge de fer poussait toujours l'homme à défier la mer... Il chante les « *bûcherons roux* » et les « *batteurs de fer* », la volonté inflexible d'un monde en gésine.

Aujourd'hui les courants écologiques ont restitué à l'environnement un prestige qui tend presque à diviniser de nouveau la nature. Par un jeu logique de balancier, ce surinvestissement s'accompagne d'un rabaissement de l'humain, cause des maux qui l'accablent après avoir été si longtemps le bénéficiaire de ses largesses. Parler d'*hypothèse Gaïa* montre que l'on revient bien à une conception mystique et non scientifique de la nature mais que le détour par le naturel permet peut-être d'envisager de promouvoir à nouveau l'humain. Le Robinson de Defoe reconstitue une société régulée, dont il est l'unique membre

et le chef, afin de ne pas se laisser gagner par le désespoir et le retour à une animalité honnie. Celui de Tournier hésite entre les tentations de la souille et de la caverne, qui signifient la renonciation à son humanité, et la nécessité de conserver un semblant de vie occidentale civilisée. Vendredi apportera au premier la compagnie et la fraternité humaines et au second la découverte d'une *vie sauvage*, réconciliée avec la nature. Dans les deux cas, pour paraphraser Camus, il faut sans doute imaginer Robinson heureux.

# Méthodologie de la dissertation en CPGE commerciales

PIERRE BENOIT

## Introduction

Le projet d'une méthode de dissertation est toujours une gageure puisqu'une dissertation reste l'œuvre d'un sujet vivant et d'une pensée libre. Néanmoins, elle répond à des conditions de lisibilité et d'intelligence qui ont fait l'objet de conventions repérables et transmissibles. Elles sont aussi, plus ou moins implicitement, celles qui font l'objet des évaluations lors des concours. On est toujours heureux de constater que les correcteurs partagent des modes d'évaluation communs, résultats d'une expérience dans la discipline de culture générale et de l'enseignement à plusieurs générations d'étudiants. Ces conventions et ces attentes peuvent faire l'objet d'un enseignement.

Deux approches méthodologiques s'opposent ordinairement. Celle des « conseils méthodologiques » a l'immense avantage de repérer des points de difficultés, de faire réfléchir les étudiants et de ne rien leur imposer, laissant à leurs professeurs l'éventuel soin de le faire. Elle a l'inconvénient de ne pas proposer de modèle de référence et d'exercice qui pourrait en découler. L'autre approche consiste à proposer une méthode précise. Elle a l'avantage d'être cohérente et opératoire mais possède l'inconvénient de toute formalisation. Je fais pourtant le choix de cette dernière approche, pensant que vous, les candidats qui me lisez, aurez la liberté de n'utiliser cette méthode que comme une série de conseils. De la sorte, nous conserverons les avantages de ces deux approches. Je tâcherai vous de proposer des moyens ordonnés et cohérents pour réaliser une dissertation de culture générale, ce qu'on peut attendre d'une méthode. Une méthode diffère en cela d'une « recette » par sa cohérence. La rédaction de la conclusion dépend par exemple de l'élaboration de la problématique et aussi de l'expression de l'introduction.

Années après années, le professeur découvre les difficultés récurrentes des étudiants et tache d'y remédier par des propositions diverses. Je ne présumerai pas que les étudiants savent rédiger une dissertation de culture générale en arrivant en première année de CPGE commerciale. Certes, ils possèdent des rudiments de méthodologie qu'ils ont mis en œuvre dans des matières diverses. Mais ces éléments, une fois le bac passé, se révèlent des étapes qui réclament un nouveau chemin. Et puis, la matière de « culture générale » est nouvelle et possédera ses pièges propres.

Ce sont ces trois points, quelques repères, quelques remèdes et des éléments cohérents de méthodes, que je vous proposerai. Il va de soi que je ne prétendrais pas, en quelques pages, à l'exhaustivité en la matière.